

Temps réel
Première période
Clic-Clac

Philippe Decrauzat
du 7 au 16 janvier 2010



Melencolia -2003 - 130 x 130 x 140 cm
Résine Gelcoat, fibre, mousse Kapex 20 mm

Fasciné par les formes optiques, Philippe Decrauzat s'intéresse de près au graphisme, au cinéma, à l'architecture, à la musique et à la littérature. Il ne procède pas par simple appropriation, mais préfère les références discrètes, entremêlées et indicielles ; il choisit ses motifs et ses formes pour leurs qualités visuelles et spatiales. Dans un entretien, l'artiste précise ses liens avec ce type de vocabulaire : « Je suis intéressé par cette relation directe que l'art optique instaure avec le spectateur, par la façon dont il conditionne le regard. Cependant, contrairement aux artistes des années 80, je ne cherche pas à développer un discours sur les enjeux idéologiques qui ont accompagné le développement historique de l'abstraction. Bien plus que le tributaire de l'art optique, je suis avant tout redevable de pratiques qui interrogent le statut de l'image, c'est-à-dire des outils mis en place par l'art conceptuel et le pop art »¹ .

La sculpture *Melencolia* reprend la forme du volume représenté dans la gravure *Melencolia* de Dürer², une sorte de rhomboèdre tronqué (parallélépipède dont les faces sont des losanges). Complexe, le volume est difficile à percevoir au premier coup d'œil. Il rend perceptible le rapport de leurre du regard à ce que l'on voit, métaphore du miroir autant qu'espace de dessaisissement et de distanciation. L'idée, voire le fantasme, de donner corps à des éléments en deux dimensions, traverse une grande partie du travail de Decrauzat, un moyen de faire basculer l'espace dans une autre dimension. La substance noire facilite ce glissement à travers la matière et renvoie à l'énigme de la profondeur, à un va-et-vient entre réalisme et imaginaire. De ce fond funèbre, sur une des faces de la sculpture, se lit à peine une image, inscription amnésique d'un deuil, vanité. L'apparition fantomatique figure une silhouette squelettique. Il s'agit d'une photographie de Billy Name prise sur le tournage du film *Bike Boy* d'Andy Warhol³ et rejouée ton sur ton pour la pochette du disque *White Light / White Head* de The Velvet Underground⁴. Qualifié de « monolithe sonore » par la critique, l'album est noir, radical, abrasif et expérimental. Cette esthétique minimaliste sombre est à rapprocher d'une non moins célèbre production des années 60, *Die* de Tony Smith⁵. Decrauzat s'est inspiré du cube de Smith pour définir approximativement les dimensions de *Melencolia*. Au-delà de l'évidence de la forme, *Die* ouvre sur un espace intérieur, virtuel, se référant notamment à la mémoire de l'invisible et à la réciprocité du regard et du regardé. Les deux œuvres s'érigent comme des monuments et renvoient à la stratégie mélancolique décrite par Giorgio Agamben comme ce qui permet à l'irréel d'accéder à l'existence, à cette « aptitude fantasmatique à faire apparaître comme perdu un objet qui échappe à l'appropriation »⁶. Totalement hybride, l'œuvre de Philippe Decrauzat marie jeu optique et présence physique dure. Elle concentre des questions de temps, de glissements, de superpositions et repose essentiellement sur l'envie d'une improbable rencontre.

Céline Mélissent

1- Philippe Decrauzat, *extrait de l'entretien avec Fabrice Stroun, catalogue Progress Report*, JRP éditions, Genève, 2003, p.7.

2-Albrecht Dürer, *Melancolia I*, 1514, gravure, 26 x 32 cm

3-Andy Warhol & Paul Morrissey, *Bike Boy*, 1967, 1h49mm, deuxième film de la série *Sexploitation*.

4-Second album de The Velvet Underground, *White Light / White Head*, Verve / Polydor, 1968

5-Tony Smith, *Die*, 1962, cube en métal, 183 x 183 x 183 cm

6-Giorgio Agamben, *Stanze*, Rivages, 1998, p48.

« L'histoire des formes qui me fascinent croise le chemin du graphisme, du film, de la musique et même de la littérature ». Philippe Decrauzat

Les formes qu'utilise Philippe Decrauzat sont toujours culturellement connotées.

Il explore le statut de l'abstraction dans la culture contemporaine.

Il décline son travail sur plusieurs supports.

Il élabore ses œuvres dans des gammes chromatiques volontairement restreintes, par des aplats de surface, avec des compositions géométriques complexes.

Philippe Decrauzat s'intéresse également à la perception de l'image par le spectateur.

Son œuvre s'inspire de l'abstraction du vingtième siècle, intègre des formes utopiques du constructivisme russe, ainsi que les géométries épurées de l'art minimal.

Il travaille à partir de situations historiques, au sein desquelles l'abstraction bascule dans l'imagerie.

Ses choix ne sont pas arbitraires, il part des meilleurs, des plus efficaces, pour construire un monde différent, en léger décalage avec celui que nous connaissons. Il procède à une double mise à distance : du monde de l'abstraction et du monde médiatique.

Propositions de questionnement sur l'oeuvre

Nature de l'œuvre

Identification des matériaux

Description formelle et techniques utilisées

La texture : à quel matériau cela fait-il penser ?

Qu'évoque la forme de l'œuvre ?

Gamme chromatique utilisée

Le noir comme couleur

Contraintes et avantages dans l'utilisation du noir

Identification de l'image à la surface, pourquoi est-elle si difficilement perceptible ?

Le caché/le révélé

Rapport entre la structure du volume et son enveloppe

Format et rapport au spectateur

Procédé de sculpture et traitement du volume

Mise en scène et mise en espace de l'œuvre

Incidence de l'absence de socle

Références artistiques

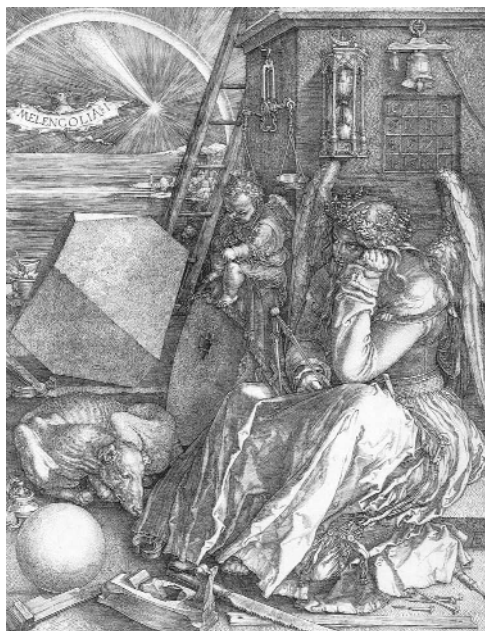
La citation dans la production artistique et dans l'histoire de l'art

Recherche d'indices pouvant nous révéler les différentes sources d'inspiration de l'artiste

Les références

Le polyèdre de Philippe Decrauzat est une tentative de restitution en trois dimensions d'une forme étrange qui apparaît dans une gravure d'Albrecht Dürer datant de 1514 et intitulée *Mélencolia I*.

En 1934, Picasso prend comme base de travail la *Mélencolia* de Dürer pour un dessin d'interprétation ésotérique.



Melencolia de Albrecht Dürer

Albrecht Dürer (1471-1528) Nüremberg.

Peintre et surtout graveur, il élève la gravure sur bois mais surtout la gravure sur cuivre, art nouveau pour l'époque, à un niveau encore jamais dépassé aujourd'hui.

Lié à l'humanisme, Dürer est aussi un théoricien, intéressé par les mathématiques et la géométrie euclidienne - qu'il étudie en vue de travailler la perspective dans ses œuvres - mais aussi par l'anatomie, les sciences naturelles... Tous ces aspects le rapprochent de Léonard de Vinci (1452-1519).

Dürer réalisa cette célèbre gravure (peut-être la plus célèbre) en 1514. C'est une allégorie qui représente la mélancolie dans la création de l'artiste. Ses interprétations sont nombreuses: certains y voient un autoportrait symbolique ("portrait spirituel" pour Panovsky), d'autres des symboles en lien avec l'hermétisme chrétien.

On a aussi envisagé que cette œuvre soit une représentation de la géométrie de l'artiste, telle qu'il la développe dans "l'excurus esthétique" du livre 3 du *Traité des proportions du corps humain*.

Les interprétations de cette gravure sont multiples, pour autant le débat n'est toujours pas clos.

<http://users.skynet.be/litterature/lecture/melancholia.htm>

Philippe Decrauzat avoue aussi sa dette envers *Die* (1962-1968), œuvre minimale de l'artiste américain Tony Smith. Ce cube de 1,829m d'arête est une des œuvres les plus représentatives de l'art minimal. Si le nom renvoie à l'idée de hasard, il évoque aussi la mort. Le cube est donc tout autant un dé qu'un cercueil ou un mausolée. Cette dimension évoque le thème classique de la vanité.

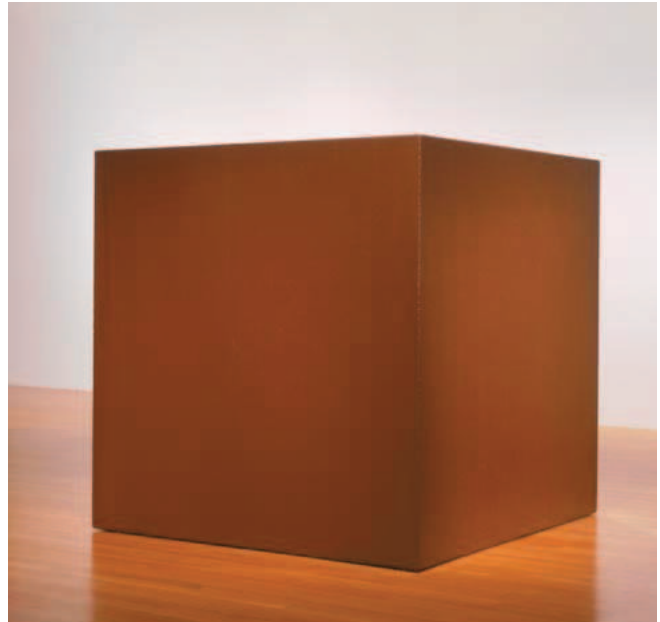
Le polyèdre de Decrauzat pourrait-être obtenu à partir d'un cube d'abord étiré puis tronqué en son sommet et à sa base.

Die de Tony Smith

Tony Smith commence à sculpter en 1956 à l'âge de 44 ans, après avoir étudié l'architecture et travaillé auprès de Franck Lloyd Wright.

Il est considéré comme un pionnier de l'art minimal américain.

L'œuvre *Die* forme un cube en acier peint non traité de 182,9 cm de côté.



“Le vocabulaire formel développé par Tony Smith est très simple : les sculptures qu’il réalise sont souvent noires, géométriques, en acier ou en bronze. Il travaille sans dessin préalable en manipulant des éléments modulaires en papier ou en carton qu’il assemble selon son gré, jusqu’à obtenir une forme qui retient son attention”¹.

1-http://www.palaisdetokyo.com/fo3_content/pdf/dosspedaspy.pdf

Le minimalisme

Né aux Etats-Unis au milieu des années 60, interprété comme une réaction au débordement subjectif de l'Expressionnisme abstrait et à la figuration du Pop art, le Minimalisme est caractérisé, entre autres, par un souci d'économie de moyens. Il hérite du célèbre principe de l'architecte Mies Van der Rohe « *Less is more* », des œuvres de Malevitch, et reconnaît le peintre abstrait Ad Reinhardt comme l'un de ses pionniers. Le Minimalisme regroupe des artistes tels que Frank Stella, Donald Judd, Carl Andre, ainsi que Robert Morris et Sol Le Witt, mais qui vont s'en détacher rapidement.

Si la sobriété extrême est bien l'une des qualités communes à l'œuvre de ces artistes, elle ne constitue pas, selon eux, un but en elle-même.

Leurs travaux et leurs réflexions portent avant tout sur la perception des objets et leur rapport à l'espace. Leurs œuvres sont des révélateurs de l'espace environnant qu'elles incluent comme un élément déterminant. Ne faisant qu'un avec l'espace - comme le dit Judd, « les trois dimensions sont l'espace réel » ces œuvres insistent sur la globalité des perceptions.

<http://www.cnac-gp.fr/education/ressources/ENS-minimalisme/ENS-minimalisme.htm>

Les références contemporaines

Melancholia est aussi le titre d'une chanson des Who présentée dans l'album *The Who sell out* en 1967. <http://www.thewho.net/index.php?name=discography&song=146>

De la même époque date une série d'œuvres que Philippe Decrauzat assume comme références pour sa pièce.



Decrauzat remplace la forme vague représentée sur la surface du polyèdre de Dürer par une image, peu lisible mais précisément référencée, de tête de squelette. Cette image noire sur noir reprend l'illustration de la pochette du deuxième album du Velvet Underground *White light/white heat* (1968), album qui marque la rupture entre le Velvet, Andy Warhol et la chanteuse Nico.

Bien que créditée à Andy Warhol, elle est en réalité l'œuvre de Billy Name qui travaillait comme photographe à la Factory. C'est le bras tatoué de l'acteur Joe Spencer qui a été immortalisé, à l'occasion du tournage du film *Bike Boy* (1967) de Andy Warhol.

<http://www.rock6070.com/forum/viewtopic.php?f=3&t=6152&start=45>

L'objet noir de Decrauzat fait aussi irrésistiblement penser au monolithe présent dans le film *2001, l'odyssée de l'espace* (1968) de Stanley Kubrick. Le monolithe noir, bien que sans âge, accompagne le développement de la technique et de la culture matérielle chez l'homme, de la préhistoire à l'âge spatial. Comme chez Dürer, il renvoie à la création et au vertige que celle-ci procure.



2001 : l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick

2001 : L'Odyssée de l'espace (*2001: A Space Odyssey*) est un film britanno-américain de science-fiction réalisé par Stanley Kubrick, sorti en 1968, d'après plusieurs nouvelles d'Arthur C. Clarke et notamment *La Sentinelle* (1951).



L'aube de l'humanité, il y a 4 millions d'années : de grands singes tentent de survivre... Un jour, ils découvrent un monolithe de couleur noire. Un des "singes" a l'idée de prendre un os et de s'en servir comme d'une arme. C'est le début de l'évolution de l'humanité...

En 2001, sur la Lune : une expédition américaine est chargée de percer le mystère d'un mystérieux bloc de métal noir découvert par le docteur Floyd sur la surface du satellite. L'équipe, à bord du vaisseau Discovery, a été alerté par un

signal émis de Jupiter. A bord, tous les membres de l'équipage sont placés en état d'hibernation. Seuls deux astronautes conversent avec Hal 9000, l'ordinateur contrôlant le Discovery... Ce dernier, soupçonné d'être l'auteur d'une erreur technique volontaire, provoque la mort d'un des deux astronautes et de l'équipage en hibernation. Le dernier astronaute parvient à fausser ses circuits, mais à l'approche de Jupiter, il est précipité dans l'espace et le temps...

Les références littéraires

La gravure d'Albrecht Dürer connaît une grande vogue au XIXe siècle. Le lien établi par Dürer entre la mélancolie et la condition artistique, la mise en avant des affres de la création enthousiasment les écrivains notamment romantiques. Il faut citer avant tout le long poème de Victor Hugo intitulé *Mélancholia* dans le recueil *Les Contemplations* (1834-1856)

http://abu.cnam.fr/cgi-bin/donner_html?contemplA2

Hugo a aussi intitulé un poème *A Dürer* dans le recueil *Les Voix intérieures* (1837)

Mélancholia est aussi le titre d'un groupement des *Poèmes saturniens* (1866) de Paul Verlaine.

<http://damienbe.chez.com/saturne.htm>

La mélancolie et l'influence saturnienne renvoient à l'expérience du spleen. On peut donc aussi se tourner vers *Les Fleurs du Mal* (1867) de Charles Baudelaire.

<http://www.ac-strasbourg.fr/pedago/lettres/fleurs/>

Théophile Gautier fait allusion à la gravure de Dürer dans son roman *Avatar*.

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-101448>

Dans *Aurélia* (1855), Nerval inscrit la description de la gravure de Dürer dans le cadre d'un rêve, comme Théodore de Banville dans le poème *Le Stigmate* (1841).

<http://users.skynet.be/litterature/lecture/melancholia.htm>

(cette bibliographie doit beaucoup aux informations rassemblées sur cette page)

Ne pas oublier le poème *El desdichado* tiré du recueil *Les Chimères* (1854) qui se place sous l'invocation du « soleil noir de la mélancolie ».

<http://www.etudes-litteraires.com/nerval-desdichado.php>

Au XXe siècle, *Mélancholia* est le premier titre que Sartre avait donné à *La nausée* (1938).

La gravure de Dürer est étudiée par Michel Tournier dans *Célébrations* (Mercure de France 1999 et Folio 2000).